

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=DIO&ID\\_NUMPUBLIE=DIO\\_208&ID\\_ARTICLE=DIO\\_208\\_0114](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=DIO&ID_NUMPUBLIE=DIO_208&ID_ARTICLE=DIO_208_0114)

---

## Les noces mystiques du bienheureux Henri Suso

par Wolfgang WACKERNAGEL

| Presses Universitaires de France | Diogène

2004/4 - N° 208

ISSN 0419-1633 | ISBN 2-13-054969-7 | pages 114 à 131

---

Pour citer cet article :

– Wackernagel W., Les noces mystiques du bienheureux Henri Suso, Diogène 2004/4, N° 208, p. 114-131.

---

Distribution électronique Cairn pour les Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# LES NOCES MYSTIQUES DU BIENHEUREUX HENRI SUSO

*par*

WOLFGANG WACKERNAGEL

*Le crépuscule des sens est l'aube de la vérité.*  
Henri Suso.

Le mariage mystique – ou hiérogamie – constitue sans aucun doute un aspect significatif du thème de l'androgynie dans la littérature médiévale. Dans cet article, nous allons considérer cette thématique en prenant pour fil conducteur les huit derniers chapitres de la *Vie* de Henri Suso (1295-1366). Introduits par un exergue en latin : *Sicut aquila* (Tel un aigle), ces huit chapitres constituent une œuvre littéraire à part entière, qui peut dès lors être nommée *Sicut aquila*<sup>1</sup>. En effet, il ne s'agit plus d'un récit autobiographique du Serviteur de l'Éternelle Sagesse, mais d'une romanesque envolée métaphysique, écrite sous la forme d'un dialogue amoureux entre Suso – tantôt appelé *Frater Amandus* – et sa bien-aimée fille spirituelle.

*Polarité générique : Elsbeth Stagel et Henri Suso*

Suso devait avoir environ 41 ans lorsqu'il se lia d'amitié avec celle qui allait dès lors jouer un rôle décisif dans sa vie, de même que dans la rédaction de son autobiographie, qu'elle aurait secrètement commencé à écrire à sa place, en recueillant ses confidences<sup>2</sup>. Née vers 1300 d'une famille honorée de la ville de Zurich, Elsbeth Stagel (féminin : Staglin) est une femme de lettres bien connue des médiévistes, notamment pour avoir rédigé une admirable chronique de son monastère de dominicaines, situé sur les rives de la Töss, près de Winterthur, en Suisse<sup>3</sup>.

---

1. Voir Henri SUSO, *Tel un aigle. Initiation à la vie spirituelle*, Traduit du moyen-haut allemand, présenté et annoté par Wolfgang WACKERNAGEL, Paris, Payot & Rivages 2005. Selon un usage répandu au Moyen Âge l'exergue initial peut servir de titre à un ouvrage. Ici, l'Incipit « *Sicut aquila [etc.]* » (*Deutéronome 32,11*) peut donc servir de titre pour désigner les huit chapitres non biographiques de la *Vie* de Suso. Dans l'édition critique de Karl BIHLMAYER (*Heinrich Seuse, Deutsche Schriften*, Stuttgart, W. Kohlhammer 1907), qui constitue notre référence, il s'agit des chapitres 46 à 53, alors que dans l'édition de Heinrich Suso Denifle (1876-1880), il s'agit des chapitres 49 à 56.

2. Selon les dires de Suso, au début de la seconde partie de son autobiographie : *Vie*, chapitre 33. Voir BIHLMAYER, p. 96.

3. Voir Ferdinand VETTER, *Das Leben der Schwestern zu Töss beschrieben von Elsbeth Stagel samt der Vorrede von Johannes Meier und dem Leben der Prinzessin*

Avant qu'elle ne devienne la confidente de Suso, avec lequel elle vécut dans une sorte de symbiose spirituelle de 1336 jusqu'à sa mort, survenue en 1360, la jeune Staglin s'avère avoir été une lectrice assidue des écrits de Maître Eckhart. Elsbeth a peut-être même rencontré Eckhart avant la mort de ce dernier, le 28 janvier 1328<sup>4</sup>. On pourrait même supposer que la jeune Staglin a fait partie de l'auditoire d'Eckhart, pendant les dix dernières années de sa vie, et que nous lui devons la transcription de certains de ses sermons. En effet, il est explicitement dit, au chapitre 33 de la *Vie* de Suso, qu'Elsbeth Staglin a rassemblé un florilège de pensées sublimes « choisies dans la douce doctrine du saint Maître Eckhart<sup>5</sup> ». L'immense vénération qu'Elsbeth et Suso vouent à leur « saint Maître Eckhart » n'a manifestement pas cessé après la condamnation posthume de ce dernier en 1329<sup>6</sup>. Car la rédaction, ou pour le moins l'ultime compilation de la *Vie* de Suso, dans laquelle Eckhart est mentionné tantôt comme « bienheureux », tantôt comme « saint<sup>7</sup> » – est bien ultérieure à cette condamnation.

Si la *Vie* de Suso est née d'une symbiose spirituelle entre La Staglin et « le Serviteur » Henri Suso, la part que celle-ci a pu avoir dans la rédaction définitive de ce texte reste cependant difficile à déterminer<sup>8</sup>. On estime en effet que Suso a lui-même compilé et donné une forme définitive aux « quatre bons livres » de son *Exemplar* ou « Livre-Modèle » – dont la *Vie* constitue la première partie – vers 1362 ou 1363, c'est-à-dire trois ans avant sa mort, survenue le 25 Janvier 1366 à Ulm, où il fut enterré dans l'église des frères prêcheurs. Le 16 Avril 1831, près de cinq siècles après sa mort, Suso a été proclamé bienheureux par le pape Grégoire XVI<sup>9</sup>. Une part spirituelle transcendante de cette autobiographie revient cependant à un homme qui n'a jamais été formellement proclamé ni saint ni bienheureux, à savoir Maître Eckhart. Une autre polarité se dessine ainsi en arrière-plan de cette romance mystique

---

*Elisabeth von Ungarn*, Berlin, 1906. Jeanne ANCELET-HUSTACHE, *La Vie mystique d'un monastère de dominicaines au Moyen Âge d'après la chronique de Töss*, Paris 1928.

4. Selon Walter Senner, qui se réfère aux éphémérides dominicaines de 1691.

5. *Vie*, chapitre 33, BIHLMAYER, p. 99, ligne 12 : *uss der süssen lere dez heiligen maister Eghards*.

6. Bulle pontificale *In agro dominico* du 27 mars 1329.

7. *Vie*, chapitres 6, 11 et 33. L'épisode du 6<sup>e</sup> chapitre n'est rien moins qu'une vision du bienheureux Maître Eckhart au Paradis.

8. Voir Julius SCHWIETERING, « Zur Autorschaft von Seuses Vita », dans : Kurt RUH, *Altdeutsche und niederländische Mystik*, Darmstadt, 1964, p. 309-399. Sur l'état de la recherche concernant Suso, voir notamment : Alois Maria HAAS, *Kunst rechter Gelassenheit. Themen und Schwerpunkte von Heinrich Seuses Mystik*, Berne, Peter Lang 1995. Kurt RUH, « Heinrich Seuse », dans *Geschichte der abendländischen Mystik. Band III : Die Mystik des deutschen Predigerordens und ihre Grundlegung durch die Hochscholastik*, Munich, Beck 1996, p. 415-475.

9. Voir Alois Maria HAAS, « Introduction à la vie et à l'œuvre de Henri Suso », dans Marie-Anne Vannier (éd.), *Les mystiques rhénans (Revue des Sciences Religieuses, 70<sup>e</sup> année, n° 1, Strasbourg, Janvier 1996)*, Paris, Cerf 1996, p. 157.

entre un homme et une femme, unis sous le baldaquin spirituel de « la sainte doctrine de Maître Eckhart » : il s'agit de la division de la société médiévale entre orthodoxie et hérésie, laquelle a fortement marqué les trois premiers chapitres du *Sicut aquila*. À l'heure des noces mystiques, il s'agit – on le devine – de surmonter toutes ces polarités pour retrouver l'unité primordiale.

*Polarité doctrinale : hérésie et orthodoxie*

Vue de l'extérieur, une quelconque dispute prend toujours des allures vaguement sordides, voire ridicules, et le spectateur non impliqué demeure dans un certain embarras lorsqu'il cherche à comprendre les enjeux de quelque vive polémique ; à ce titre, la situation de Suso est assez délicate, car il s'est trouvé pris dans ces feux croisés. D'une part, il a lui-même été accusé d'hérésie, notamment pour avoir défendu Maître Eckhart (qui n'a jamais polémique contre l'hérésie – ou si l'on veut : contre la religion des autres) ; d'autre part, Suso consacre, parmi d'autres, les trois premiers chapitres du *Sicut aquila* à polémiquer contre les hérétiques, parfois de façon un peu laborieuse et excessive<sup>10</sup>. Sans les nommer explicitement, Suso fait allusion à des mouvances religieuses marginales comme les Béguines et *a fortiori* les Bégards, ou encore l'insaisissable fraternité du Libre Esprit. Voici la phrase exemplaire qu'il leur reproche : « Le juste ne doit craindre aucun obstacle<sup>11</sup>. » Or, ce n'est que par un glissement de sens, en remplaçant « obstacle » par « péché », que la phrase prend un sens problématique ; il en résulte une autre acception, qui fait tinter les oreilles de tout hérésiologue averti : « Le parfait ne doit craindre aucun péché<sup>12</sup>. » Le « parfait » est une désignation bien connue des cathares<sup>13</sup>. Mais justement, à propos de cette scandaleuse doctrine du péché, on remarque aussi que Maître Eckhart a été condamné pour des motifs quelque peu similaires : « Si un homme avait commis mille péchés mortels et que cet homme fût bien disposé, il ne devrait pas vouloir ne pas les avoir commis<sup>14</sup>. » En comparant cette phrase avec le chapitre 12 des *Conseils spirituels* (ou *Discours du discernement*) de Maître Eckhart, on s'aperçoit que son contenu a été nettement exagéré et retiré d'un contexte plus pondéré. De même, il n'est pas toujours

---

10. Comme dans ce possible rajout d'un copiste : « Ils seraient même capables de mépriser l'humanité souffrante du Christ. » (*Tel un aigle*, Chapitre 2 / *Vie*, Chapitre 47).

11. *Tel un aigle*, Chapitre 1 / *Vie*, Chapitre 46.

12. *Id.*

13. Selon Jean DUVERNOY, « une des grandes religions de l'humanité ». Voir *Le Catharisme : la religion des cathares*, Toulouse, Privat 1976, p. 13.

14. Bulle pontificale de Jean XXII *In agro dominico*, du 27 mars 1329, article 15 : « Si homo commisisset mille peccata mortalia, si talis homo esset recte dispositus, non deberet velle se ea non commisisset. » Voir DW V, p. 339, note 188.

certain que les hérétiques ont vraiment prêché les énormités dont on les accuse.

Soucieux de discernement – et à juste titre! – Suso polémique sans doute aussi contre l'hérésie pour éviter que lui et « ses filles spirituelles » n'en soient accusés. Conscient que même en vivant selon le plus scrupuleux discernement, nul n'est à l'abri des diffamations et autres injustes reproches, Suso conclut en défendant sa propre doctrine spirituelle : « Ceci dit, il ne faut pas pour autant récuser les enseignements philosophiques ou les aphorismes spirituels choisis avec attention, car ils dégrossissent les hommes et les conduisent à l'éveil spirituel, même si peu de gens les comprennent. Face à une grossière cécité et une ignorance bestiale, il est avéré que nul ne saurait se faire comprendre<sup>15</sup>. » En somme, Suso ne conteste ni la philosophie, ni la spiritualité en soi, mais le manque de discernement dans l'usage de celles-ci. Cela n'a pas évité au « Serviteur de l'Éternelle Sagesse » d'être lui-même accusé d'hérésie – mais dans la mesure où il jugeait ces accusations injustes, elles ne pouvaient être que le fait de grossiers personnages<sup>16</sup>.

### *Rencontres androgynes*

Les rencontres androgynes dont il va être question ici, sont androgynes à double titre : du point de vue de la polarité sexuelle et du point de vue doctrinal. En effet, il n'est jamais bien certifié qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme, d'une sainte ou d'un hérétique, qui se manifestent dans telle ou telle apparition.

La première rencontre provient d'un écrit de jeunesse de Suso, *Le livre de la vérité*, dont les trois premiers chapitres du *Sicut aquila* constituent une suite ou une version plus aboutie. Voici cet épisode d'une exceptionnelle singularité, qui n'a pas été repris dans le *Sicut aquila*, à savoir, la fameuse rencontre de Suso avec « la chose sauvage sans nom » :

Une fois, par un lumineux dimanche, il était assis et absorbé dans ses pensées. Advint alors dans le silence de son âme une image intelligible, qui était subtile dans l'usage de ses paroles, mais inexercée dans ses œuvres, et débordante d'une fastueuse richesse. Il commença à lui parler ainsi : « D'où viens-tu ? » Ça dit : « Je suis venu de nulle

15. *Tel un aigle*, Chapitre 1 / *Vie*, Chapitre 46.

16. *Vie*, chapitre 23. On remarque que Maître Eckhart dit à peu près la même chose au chapitre 19 de la *Divine consolation*. Voir aussi *l'apologie*, à la fin du même livre. Cependant, dans le chapitre 23 de sa *Vie*, il est encore précisé (mais est-ce bien Suso ?) que les grossiers personnages qui ont persécuté le Serviteur n'ont pas manqué d'être rattrapés par la justice divine : « Je l'ai élu pour que, par de telles souffrances, il soit rendu conforme à mon Fils unique, et cependant, il faut que ma justice venge le grand tort qu'on lui a fait, par la mort prématurée de deux parmi ceux qui l'ont tourmenté. »

part. » Il dit : « Dis-moi ce que tu es ? » Ça dit : « Je ne suis pas. » Il dit : « Que veux-tu ? » La chose répondit et parla : « Je ne veux pas. » Il dit alors : « Ceci est un miracle ; dis-moi comment tu te nommes ? » Cela répondit : « Je m'appelle la chose sauvage sans nom<sup>17</sup>. »

On ne sait pas trop si ce prédicateur fantasque, à l'appartenance sexuelle incertaine, est réellement apparu à Suso, ou si ce dernier a incorporé dans son récit des histoires d'étranges rencontres lues ou entendues ailleurs. Suso s'inspire peut-être d'une tradition de récits légendaires : on pourrait notamment supposer qu'il s'agit d'une variante du mythe d'Arlequin. Ce rapprochement n'est pas attesté, mais comme on le verra grâce à quelques exemples, il existe bel et bien un certain nombre d'autres récits d'étranges rencontres, faisant partie du corpus légendaire de la mystique rhénane. La nature hérétique de cette première apparition est par contre clairement spécifiée par Suso, qui ne va pas pour autant s'enfuir en courant, ni ordonner que l'on prépare quelque bûcher. En philosophe digne de ce nom, Suso va entrer en dialogue avec cette « chose sauvage sans nom », dans le but de la convaincre du bien-fondé de sa meilleure doctrine<sup>18</sup>.

### *La fille de Maître Eckhart*

Que Suso s'inspire d'une tradition de récits légendaires est notamment montré par la rencontre suivante, intitulée « La fille de Maître Eckhart » :

Une fille vient à un couvent des frères prêcheurs et demande Maître Eckhart. Le portier dit : « Qui dois-je annoncer ? » Elle répondit : « Je ne sais. » Il dit : « d'où vient que vous ne sachiez votre être ? » Elle dit : « de ce que ne suis ni pucelle, ni femme, ni homme, ni épouse, ni veuve, ni demoiselle, ni seigneur, ni servante, ni valet. » Le portier alla auprès de Maître Eckhart : « venez auprès de la plus étrange créature que j'ai jamais entendue, et laissez-moi aller avec vous, et tendez votre tête et dites : 'Qui me demande ?' » Ainsi fit-il. Elle lui parla comme elle avait parlé au portier. Il dit : « Chère enfant, ton discours est véridique et avisé : explique-moi mieux comment tu l'entends. » Elle dit : « Si j'étais pucelle, je me tiendrais dans mon innocence première ; si j'étais une femme j'enfanterais sans cesse en mon âme le Verbe éternel ; si j'étais un homme, j'aurais une forte résistance contre toutes les faiblesses ; si j'étais une épouse, je serais fidèle à mon cher unique époux ; si j'étais une veuve, je languirais

---

17. *Ich heisse daz namelos wilde*. On peut traduire par « le sauvage sans nom », mais *daz* étant neutre, il est mieux de dire « la chose sauvage sans nom ». Voir *Livre de la vérité*, chapitre 6, « En quels points pêchent les hommes qui ont une fausse liberté ». BIHLMAYER, p. 352.

18. Pour plus de détails concernant cette rencontre, voir Wolfgang WACKERNAGEL, « Maître Eckhart et le discernement mystique. À propos de la rencontre de Suso avec "La chose sauvage sans nom" », dans *Revue de Théologie et de Philosophie*, n° 129, Lausanne 1997, p. 113-126.

constamment après mon unique amour ; si j'étais une demoiselle, je me tiendrais dans un service distingué ; si j'étais une servante, je serais humblement soumise à Dieu et à toutes les créatures ; et si j'étais un valet, je serais appliqué aux fortes besognes et servirais mon maître de toute ma volonté et sans contradiction. De tout cela je ne suis rien et suis une chose comme une autre chose et je vais ainsi. » Le maître s'en fut et dit à ses disciples : j'ai oui la créature humaine la plus pure que j'aie jamais trouvée, à mon avis.

Cet exemple est appelé la fille de Maître Eckhart<sup>19</sup>.

Cette fois, il ne s'agit pas d'une rencontre avec quelque personification de l'hérésie, comme c'était le cas pour « la chose sauvage sans nom », mais d'un récit qui tient du prodige et du merveilleux. Cependant, la syntaxe du dialogue laisse clairement reconnaître une certaine ressemblance avec la rencontre précédente. La nature androgyne de cette « fille de Maître Eckhart » tient au fait que, un peu comme dans le roman de Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, elle dit du plus profond de son être qu'il est dépourvu de qualités : « je ne suis ni pucelle, ni femme, ni homme, ni épouse, ni veuve, ni demoiselle, ni seigneur, ni servante, ni valet ». La pureté de cette créature humaine, dont fait état Maître Eckhart, pourrait encore indiquer qu'il s'agit d'une légende cathare.

Cette impression est corroborée par une autre rencontre intitulée « Les douze bons hommes et le jeune homme » dans laquelle apparaît le thème des « bons hommes » associé à celui de « la consolation » (voir le *consolamentum* des hérétiques). Le jeune homme dit notamment « Je suis un père de la mère qui m'a portée<sup>20</sup>. »

#### *La sœur « cathare »*

Il en va de même pour le dialogue entre Maître Eckhart et Sœur Katrei (Catherine) – dont le nom ne relève sans doute point du hasard, puisqu'il dérive encore une fois du grec *katharos*, qui signifie pur, sans tache et sans souillure. La syntaxe du dialogue est encore une fois très proche des rencontres précédentes :

Il dit : « D'où viens-tu ? » Elle dit : « Je viens d'un pays lointain. » Il dit : « De quel pays viens-tu ? » Elle dit : « Seigneur, ne me reconnaissez-vous pas ? » Il dit : « Dieu sait, non. » Elle dit : « Cela m'est un signe que vous ne vous êtes jamais connu vous-même. » Il dit : « C'est vrai. Je sais bien que si je me connaissais moi-même selon la vérité, je connaîtrais toutes les créatures parfaitement. » [...] Et il alla trouver ses frères leur annonçant : « J'ai entendu un être humain, je ne sais pas s'il est homme ou ange. S'il est homme, sachez que toutes les forces de son âme demeurent avec les anges au ciel et que son âme a

19. Franz PFEIFFER (éd.), *Deutsche Mystiker des vierzehnten Jahrhunderts*, vol. 2 : *Meister Eckhart*, Leipzig 1857 ; AALEN, Scientia 1991, aphorisme n° 69, p. 625.

20. Adolf SPAMER, *Texte aus der deutschen Mystik des 14. und 15. Jahrhunderts*, Jena, Diederichs 1912, p. 145.

reçu un être angélique<sup>21</sup>. »

L'ensemble de ce dialogue est nettement plus étoffé que les précédents. Il aborde des thèmes variés tels que, dans ce passage, l'être angélique et la connaissance de soi. L'être angélique apparaît ici comme l'idée la plus parfaite que l'on puisse se faire de l'androgynie. On ne sait pas si Katrei désigne une femme ou de manière plus générale l'âme humaine, qui, en regard de Dieu, est de toute manière considérée « femme ». En fait de perfection divine, Katrei s'élève au plus haut, puisqu'elle ne manque pas de s'exclamer, un peu plus loin : « Seigneur, réjouissez-vous avec moi, je suis devenue Dieu. »

Pour finir, il paraît souhaitable d'élargir encore quelque peu la perspective de ces étranges rencontres, au caractère souvent androgynie. Pareilles théophanies transcendent, en effet, toute spécificité générique et culturelle. Ainsi, Jacob Grimm constate qu'elles existent aussi dans les religions antérieures au christianisme, religions dites de la nature, où le divin se manifeste soit par des signes abstraits, soit par des théophanies anthropomorphes : « Il ne suffit pas qu'ils manifestent leur volonté par des signes et des messagers, ils se décident à descendre eux-mêmes, pour apparaître aux humains. Pour une telle apparition, la mythologie hindoue possède une expression appropriée : *avatâra*, c'est-à-dire *descensus*<sup>22</sup>. » On retrouve aussi des témoignages de ce genre chez Homère, tant il est vrai que dans l'imaginaire antique, de telles visites (ou même visitations, comme dans la belle légende mariale de Danaé) étaient accueillies avec la plus grande révérence : « Semblables à des étrangers venus de loin, les dieux prennent des aspects divers et vont de ville en ville connaître parmi les hommes les superbes et les justes<sup>23</sup>. »

### *La pierre philosophale*

Les rencontres androgynes, voire hermaphrodites, énoncées ci-dessus ont peut-être aussi été inspirées par une autre tradition présente au Moyen Âge, bien que condamnée en 1317, à savoir l'alchimie. Une curieuse énigme alchimique propose, en effet, un énoncé similaire : « Je ne suis ni homme, ni femme, ni hermaphrodite, ni vierge, ni adolescente, ni vieille. Je ne suis ni prostituée, ni vertueuse, mais tout cela ensemble<sup>24</sup>. » On remarque que

---

21. PFEIFFER, *op. cit.*, *Traktat n° VI*, p. 463-465. Maître ECKHART, *Telle était Sœur Katrei...*, trad. A. Mayrisch Saint-Hubert, Paris/Neuchâtel, Cahiers du sud/La Baconnière 1954, p. 51-52.

22. Jacob GRIMM, *Deutsche Mythologie*, 1835, Wiesbaden, Drei Lilien 1992, t. I, p. 280.

23. HOMÈRE, *Odyssée, XVII, 485-87*, trad. M. Dufour et J. Raison, Paris, Garnier 1961, p. 263.

24. Cité d'après Albert POISSON, *Théories & symboles des alchimistes. Le grand*



l'hermaphrodite est explicitement mentionné dans cette énigme. Il s'agit d'une figure souvent utilisée dans l'emblématique des alchimistes. En général, l'hermaphrodite est symbolisé par le couple ou la superposition du Soleil et de la Lune.

D'une manière générale, l'union charnelle de l'homme et de la femme n'est rien d'autre qu'un hermaphrodite. L'hermaphrodite proprement dit a cela d'effrayant, mais aussi de fascinant, qu'il représente, en un seul corps et une seule personne, une sorte de coït ambulante. L'instant – par définition transitoire – de l'union sexuelle est durablement acquis et manifesté de façon permanente. Alors que l'union spirituelle de l'homme et de la femme, c'est-à-dire, la réunion ou même la fusion des qualités spirituelles masculines et féminines correspond à l'androgynie. Androgynie signifie littéralement « Monsieur et Madame ». Tel est aussi, en grec moderne, l'usage quotidien de ce mot.

La dimension religieuse de l'androgynie, comme symbole de perfection spirituelle, est notamment reconnaissable au fait que dans la plupart des religions, les prêtres et les religieux de sexe masculin portent des robes, c'est-à-dire des vêtements que l'usage profane attribue aux femmes. Dans l'alchimie, l'ultime perspective concernant l'hermaphrodite et l'androgynie consiste à reconnaître que l'union charnelle et/ou spirituelle de l'homme et de la femme a quelque chose à voir avec la pierre philosophale. D'une manière plus générale, il est juste de conclure que la réalité qui transcende les oppositions ontologiques de l'existence n'est rien moins que la pierre des philosophes.

En ramenant ces considérations à la romance mystique du *Sicut aquila*, on peut dire que l'instant de la révélation de la « pierre philosophale » correspond au moment où Suso confie à Elsbeth une bonne centaine d'aphorismes, après que cette dernière a réussi à s'élever « tel un aigle » au-delà des polarités doctrinales, relevant d'une possible erreur dans ses pratiques spirituelles : « Ayant acquis ce juste discernement, tu peux désormais aller de l'avant et prendre connaissance des aphorismes spirituels enseignés ci-après : ils conduisent hors de la grossièreté et ils instruisent en vue de la plus haute béatitude<sup>25</sup>. »

Impossible de résumer ces 96 aphorismes spirituels, aussi intitulés « sage introduction de l'être extérieur en son intérieur », car il s'agit d'un florilège d'enseignements les plus variés, que Suso a recueillis dans ses lectures, inventés ou simplement reformulés au gré de sa propre expérience. En fait, il pourrait aussi s'agir, du moins en partie, du florilège de pensées sublimes qu'Elsbeth Stagel aurait « choisies dans la douce doctrine du saint Maître Eckhart »,

---

*œuvre, suivi d'un essai sur la bibliographie alchimique du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éd. Traditionnelles 1986, p. 42.

25. *Sicut aquila*, chapitre 3.

selon les dires de Suso au chapitre 33 de sa *Vie*<sup>26</sup>. Quoi qu'il en soit, on trouve dans ces aphorismes un certain nombre de formulations typiquement eckhartiennes. À ce titre, l'aphorisme 67 est particulièrement caractéristique, à la fois de Maître Eckhart, et de la reformulation qu'en donne Suso : « Une personne renoncée doit être détachée des images de la créature (*entbildet*), formée (*gebildet*) avec le Christ et transformée (*überbildet*) dans la Déité<sup>27</sup>. » Parlant des plus hautes puissances de l'âme, Maître Eckhart dit aussi qu'elles doivent se détacher (se dés-imaginer ou désimaginer) d'elles-mêmes pour se transformer (se sur-imaginer ou surimaginer) en Dieu seul<sup>28</sup>. Cependant, l'aphorisme de Suso est plus christocentrique, puisqu'il ajoute en second terme qu'une personne renoncée doit être « formée avec le Christ » (*gebildet werden mit Cristo*). Nul doute, alors, que Jésus-Christ est « la pierre philosophale » de Suso : dès la première partie de sa vie, il se taille le nom de Jésus (IHS) sur la poitrine. Et dans cette perspective, il convient de rappeler que l'iconographie christique comporte de bien visibles caractéristiques androgynes.

### *Le troubadour de Dieu*

À partir de là, Suso aborde des considérations théologiques dans un style qui n'est pas sans rappeler le *Minnesang* d'un troubadour tel que Walther von der Vogelweide :

Arrêtons-nous ici un moment, et que notre spéculation s'applique au sublime et digne Maître dans ses œuvres! [...] Ah! Quand en été le beau soleil brille joyeusement et sans nuages, combien de fruits et de bienfaits il apporte à la terre! Comme les prés sont d'un beau vert, comme le feuillage et l'herbe poussent, comme les belles fleurs sont riantes, comme le doux chant du rossignol et des petits oiselets résonne dans la forêt, la plaine et les campagnes, et tous les animaux, qui s'étaient cachés pendant le méchant hiver, se pressent au dehors, se réjouissent et s'accouplent.

Au dialogue amoureux ponctué de soupirs tels que *ah! eya! owe!*, suit une confidence sur le ravissement d'un frère prêcheur qui n'est autre que Suso lui-même :

Souvent, c'était pour lui comme s'il planait dans les airs ou qu'il nageait entre le temps et l'éternité dans le flot profond des merveilles insondables de Dieu. Ses émotions en étaient si comblées qu'il portait parfois la main sur son cœur bouleversé et disait : « Aie! Mon cœur, que t'arrive-t-il aujourd'hui<sup>29</sup>? »

26. BIHLMeyer, p. 99, ligne 12 : *uss der süssen lere dez heiligen maister Eghards*.

27. *Tel un aigle*, Chapitre 4 / *Vie*, Chapitre 49, aphorisme 67.

28. *Divine consolation*, notamment DW V, p.11,9-14 : [...] *sô müezen sie ir selbes entbildet werden und dans got aleine überbildet und dans gote und üz gote geborn werden, [...]*.

29. *Tel un aigle*, Chapitre 5 / *Vie*, Chapitre 50.

Même si Suso affirme ensuite ne pas y avoir prêté trop d'importance, nul doute que ses filles spirituelles étaient heureuses de se voir confier de telles expériences de béate extase, dont elles étaient peut-être elles-mêmes gratifiées.

Aux questions « Qu'est-ce que Dieu ? » (*Sicut aquila*, chapitre 5) et « Où est Dieu et comment est-il ? » (chapitre 6) succède un long chapitre intitulé « La plus haute transcendance » (chapitre 7). Ce chapitre pose la question des éventuels emprunts faits par Suso, notamment dans deux apocryphes que Franz Pfeiffer attribue à Maître Eckhart. Déjà, au chapitre 6, on remarque une assez longue paraphrase de saint Bonaventure : dans ce cas, Suso est indéniablement le preneur. Il est aussi certain que Suso a puisé quelques phrases dans le *Liber Positionum*<sup>30</sup>. En revanche, une incertitude demeure quant aux ressemblances entre ce septième chapitre de la *Vie* de Suso et le poème, suivi de la glose « De la plus haute allégresse<sup>31</sup>. » Kurt Ruh juge « hautement probable » que Suso soit ici le donneur<sup>32</sup>. Mais probabilité élevée ne signifie pas certitude absolue. Si l'auteur de la glose ou « Commentaire de la plus haute allégresse » était ici le preneur, il reste surprenant qu'on ne trouve nulle part dans son texte un emprunt de l'emprunt de Suso au *Liber Positionum*. Ce qui laisse au contraire supposer que Suso a puisé tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces deux traités apocryphes. Il n'est pas non plus exclu que le poème, suivi de la glose « De la plus haute allégresse », soit une œuvre antérieure de Suso lui-même, qu'il aurait intégrée dans sa *Vie* au moment de la compilation finale. Quoi qu'il en soit, ne serait-ce que le début dantesque du poème, « S'il n'y avait ni enfer ni royaume des cieux », mérite que l'on s'intéresse à ce texte apocryphe.

*De la « chose sauvage » à la « montagne sauvage »*

L'épisode de « la montagne sauvage », qui figure à la fin du chapitre 7 du *Sicut aquila*, constitue, sans nul doute, le but final de cette envolée « Tel un aigle » que Suso propose à sa fille spirituelle. Sachant qu'il existe des ressemblances entre le *Sicut aquila* et le *Livre de la vérité*, on est tout de même en droit de se poser des questions sur une ressemblance certaine entre « la montagne sauvage » (*daz wilde gebirge*) du *Sicut aquila* et « la chose sauvage sans nom » (*daz namelos wilde*) du *Livre de la vérité*.

En effet, la « montagne sauvage » se réfère à la plus haute expérience de l'ineffabilité divine : « Dans cette montagne sauvage

30. *Liber Positionum*, dans Franz PFEIFFER, *op. cit.*, p. 668-671.

31. Traktat XII, *Von dem überschalle* (*De la plus haute allégresse*) et *Diz ist diu glöse über den überschal* (*Ceci est la glose de la plus haute allégresse*), dans PFEIFFER, *op. cit.*, p. 516-520.

32. Kurt RUH, *Geschichte der abendländischen Mystik*, *op. cit.*, p. 460.

où réside le supradivin, se trouve un abîme dont le prélude est sensible à tous les purs esprits : ils entrent alors dans une vertu ineffable d'une sauvage étrangeté<sup>33</sup>. » En revanche, nous avons vu précédemment que « la chose sauvage sans nom » était une personification de l'Hérésie.

Force est de constater que, quand bien même Suso applique la notion de « sauvage » à l'hérésie, il n'en demeure pas moins que le substantif « sauvage » ne correspond pas nécessairement à une catégorie clairement identifiable comme « hérétique ». *Wild* peut aussi désigner « le merveilleux ». En anglais moderne *wild* ne comporte-t-il pas aussi un sens positif dans certains contextes, à savoir : « excité, passionné, enthousiaste » ? Dans le Prologue au *Livre de la vérité*, Suso suggère que ses propres certitudes spirituelles viennent bien de cette « noble parole » qui « lui semblait sauvage (*wild*), incompréhensible, bien qu'il éprouvât pour elle un grand amour » – tout en précisant qu'il n'est pas toujours facile de savoir s'il faut résister ou obéir à l'appel que l'on entend au-dedans de son âme<sup>34</sup>. Chez Suso, *wild* désigne, certes, ce qui est incompréhensible, inconstant, versatile et donc spirituellement débridé – c'est-à-dire inquiétant ou chargé de réminiscences religieuses antérieures au christianisme. Cependant, d'autres passages du même auteur confirment que ce terme peut aussi servir à évoquer de manière positive l'occurrence merveilleuse d'une expérience originelle du divin : « dans le désert sauvage et dans le profond abysse de la déité sans mode (*in die wilden wuesti und in daz tief abgründe der wiselosen gotheit*)<sup>35</sup> ».

Il en découle que, selon Suso, même les hérétiques ont une authentique expérience du divin. Le problème vient plutôt d'une certaine difficulté à intégrer cette authentique expérience spirituelle « ici-bas », dans la vie matérielle et sociale du monde qui les entoure. En d'autres termes, les hérétiques ne sont pas mauvais en eux-mêmes, mais ce sont des marginaux. On pourrait alors objecter que parmi les saints, beaucoup ont aussi vécu comme des marginaux. Quoi qu'il en soit, et compte tenu des préjugés de son époque, Suso fait preuve ici-même d'une grande lucidité et d'une exceptionnelle tolérance. Kurt Ruh corrobore cette observation, en faisant remarquer que l'usage de l'article neutre *daz* à propos de la « chose sauvage sans nom » (*daz namelos wilde*) pouvait impliquer l'idée d'une « dépersonnalisation de l'hérésie », avec pour conséquence pratique non négligeable, qu'il n'y avait plus de personnes physiques à jeter sur les bûchers<sup>36</sup>.

33. *Tel un aigle*, Chapitre 7 / *Vie*, Chapitre 52.

34. Voir BIHLMEYER, p. 326-327.

35. BIHLMEYER, p. 352, 11-20. Voir aussi p. 245, 11 ; et glossaire, p. 624. Une acception positive de *wild* et *namenlos* se trouve aussi chez Maître Eckhart, notamment dans le sermon 80. DW III, p. 386,6 – 387,5.

36. Kurt RUH, dans *Zeitschrift für deutsches Altertum*, vol 124, n° 1, 1995, note

*L'anneau nuptial de l'éternelle Dêité*

Aucune image n'est en mesure de représenter de manière adéquate « l'être simple et pur de la Dêité nue ». Fidèle à cette tradition apophatique, que les médiévaux ont attribuée à Denys l'Aréopagite, Suso ne manque pas de le rappeler, au dernier chapitre du *Sicut aquila*, en guise de conclusion :

Comment peut-on dire en images ce qui est sans image et prouver ce qui est dépourvu de mode, ce qui dépasse toutes les pensées et toute intelligence humaine ? Lorsqu'on fait une comparaison, celle-ci est mille fois plus dissemblable que ressemblante. Cependant, pour chasser les images avec des images, je vais essayer de te montrer à l'aide d'images et au moyen d'une comparaison comment il faut appréhender cette science sans images<sup>37</sup>.

Pour répondre à la demande de sa fille spirituelle, Suso utilise, des images, tout en rappelant qu'elles sont une ressemblance dissemblante des mystères de la Dêité nue, qu'elles sont des métaphores d'une réalité invisible que l'on ne peut comprendre que par mode analogique. Suso caractérise son approche, en annonçant qu'il se propose de « chasser les images avec des images ». Sachant qu'aucune image n'est parfaite, il ne les vénère pas non plus comme des idoles. Sans être iconoclaste, Suso sait bien que les images ne sont pas intouchables ni retouchables. Telle est sans doute la raison pour laquelle il n'hésite pas à retoucher une image traditionnelle décrivant l'essence même de la Dêité. En l'occurrence, il s'agit de l'image de la sphère infinie que Maître Eckhart utilise souvent, en précisant qu'il la tient du *Livre des 24 philosophes*<sup>38</sup>. Voici comment Suso en vient à retoucher cette image :

1, p. 72. Dans cet article, l'auteur montre aussi que Suso a tardivement (vers 1360) remanié le *Livre de la vérité*, pour y ajouter notamment l'épisode de la « conversion » de la « chose sauvage », à la fin du texte. En 1330, la possibilité d'une telle conversion n'aurait pas été envisageable.

37. *daz man bild mit bilden us tribe*. BIHLMAYER, p. 191, ligne 9. Cette expression résume bien le sens qu'il faut donner à cet usage paradoxal des images. Signalons, à propos de cette thématique, qu'un article de Monique Gruber sur le rapport entre texte et image chez Suso est à paraître sous peu dans Alain DIERKENS et Benoît BEYER DE RYKE (éds), *Mystique rhénane, mystique flamande : mystique rhéno-flamande ?*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles 2004 (Problèmes d'Histoire des Religions, t. XIV).

38. Le *Livre des 24 Philosophes* a longtemps été attribué à Hermès Trismégiste. Cette attribution aurait conduit à la mutilation de certains manuscrits reproduisant les propositions des 24 philosophes. Voir à ce sujet M. D'ALVERNY, « Un témoin muet des luttes doctrinales du XIII<sup>e</sup> siècle », dans : *Archives...* XVII, 1949, p. 223. Voir aussi : Werner Beierwaltes, dans : *Die deutsche Litteratur des Mittelalters, Verfasserlexicon*. Band 5, Lief. 3/4 p. 767-770. Et en français : *Le Livre des 24 Philosophes*, trad. Françoise Hudry, Grenoble, Millon 1989.

Maintenant écoute : un sage maître dit que Dieu, en tant que Dèité, est tel un immense anneau dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Pour te représenter cela, imagine une personne qui jette avec force une lourde pierre au milieu d'une eau tranquille : un anneau se forme dans l'eau et par la même force, cet anneau en produit un autre, et celui-là à son tour un autre. La grandeur des cercles dépend du premier jet : sa puissance pourrait être si grande qu'elle couvrirait toute la surface de l'eau. L'image du premier anneau est comparable à la puissance active de la nature divine dans le Père, elle est sans fond. La même force engendre un autre anneau pareil au premier selon la Personne, et c'est le Fils. Ces deux Personnes produisent une troisième, et c'est l'Esprit de l'une et de l'autre, coéternel et de même puissance. C'est ce que représentent les trois cercles : Père, Fils et Saint-Esprit. Dans ce profond abîme, la nature divine du Père parle et engendre le Verbe, distinct selon la Personne : demeurant en lui selon l'essence, il a assumé la nature humaine<sup>39</sup>.

Suso parle tantôt d'un anneau (*ring*), tantôt d'un cercle (*kreiss*), mais, en fait, selon la citation originelle, parfois attribuée à Hermès Trismégiste, il s'agit d'une sphère : « Dieu est une sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part<sup>40</sup>. » La retouche de Suso conduit, d'une part, à mettre en valeur le caractère trinitaire de la Dèité, d'autre part, ce triple cercle<sup>41</sup> prend l'allure d'une porte où l'âme, détachée d'elle-même, peut entrer : « Perdant tout ce qui appartient à la créature, son esprit s'enfonce plus profondément au travers de l'anneau circulaire qui représente la Dèité éternelle et là, il parvient à la perfection spirituelle<sup>42</sup>. » Déjà, au commencement du chapitre 35 de sa *Vie*, Suso décrit comment, après s'être purifié par la confession, il trace ensuite en pensée trois cercles (*drie kreiss*) autour de lui. L'épisode de la montagne sauvage, où les esprits purs « entrent dans une vertu ineffable d'une sauvage étrangeté » (un peu comme dans une matrice), constitue aussi une métaphore similaire. Dans sa *Vie*, le caractère nuptial de certaines métaphores est ouvertement revendiqué, notamment dans l'épisode des « noces mystiques » auquel répond l'épisode de « l'allaitement mystique<sup>43</sup> ». Les deux lettres expressément dédiées à Elsbeth Stigel<sup>44</sup>, sa fille spirituelle

39. *Tel un aigle*, Chapitre 8 / *Vie*, Chapitre 53.

40. « Deus est sphaera infinita, cuius centrum est ubique, circumferentia nusquam. » Cité d'après Clemens BAEUMKER, « Das pseudo-hermetische 'Buch der vierundzwanzig Meister', Studien und Charakteristiken zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters », dans *Beiträge zur Geschichte...* XXV, 1928, p. 208. Suso tient sans doute cet aphorisme de Maître Eckhart, qui précise qu'il s'agit d'une sphère intelligible (In Eccl., LW II, p. 248, n. 20). Alain de Lille précède Eckhart dans ce sens. Voir ALANUS AB INSULIS, *Theologicae Regulae*, PL, vol. 210, n. 447, p. 627.

41. Suggérant, tel Joachim de Fiore, l'avènement d'une troisième alliance ?

42. *Tel un aigle*, Chapitre 8 / *Vie*, Chapitre 53.

43. Voir les chapitres 3 et 18 de la *Vie* de Suso.

44. Elsbeth est mentionnée aux pages 367 et 384 de l'édition Bihlmeyer, c'est-à-dire dans les Lettres 3 et 8 du *Petit livre des lettres*, qui correspondent aux Lettres

préférée, s'inspirent toutes deux du *Cantique*. La seconde lettre de Suso à Elsbeth commence donc ainsi : « Annoncez à mon bien-aimé que je suis malade d'amour<sup>45</sup>. » Mais Suso, tantôt appelé *Frater Amandus*, n'est pas seulement l'amant spirituel d'Elsbeth Staglin<sup>46</sup>. Avant toutes choses, et de même que les religieuses sont dites épouses du Christ, nul doute qu'il est, dans un sens purement spirituel, tantôt l'amant, tantôt le poupon de la Mère Divine.

Comme le suggère avec une juste délicatesse Alois Maria Haas, pareilles considérations ne méritent pas le verdict sévère que la psychologie moderne aurait tendance à porter<sup>47</sup>. Reste à accepter la synchronicité de différentes lectures possibles pour cette envolée aux qualités indéniablement romanesques et que Suso propose tel un voyage nuptial au cœur de la Sagesse ultime, vers la pierre symbiosophale<sup>48</sup> qui transcende tous les dogmes et toutes les représentations.

---

12 et 20 du *Grand livre des lettres*.

45. *Cantique* 5,8.

46. Dans *hac vita et post mortem*. Car après sa mort, elle lui apparaît, telle sa future épouse, dans une vision : « resplendissante dans un vêtement blanc comme neige, ornée de clarté lumineuse et comblée de joies célestes ».

47. Alois Maria HAAS, dans Marie-Anne VANNIER, (éd.), *Les mystiques rhénans*, *op. cit.*, p. 166.

48. La pierre symbiosophale est une variation poétique sur le thème de la pierre philosophale. Comme énoncé dans *Diogène* n° 162 (avril-juin 1993), note 60, p. 104 ; « symbiosophie » signifie « sagesse du vivre ensemble », c'est-à-dire, transcender les polarités conflictuelles. Par conséquent, l'idéal des noces mystiques correspond à la découverte de la pierre symbiosophale.

## Illustration du parcours de l'âme selon Suso

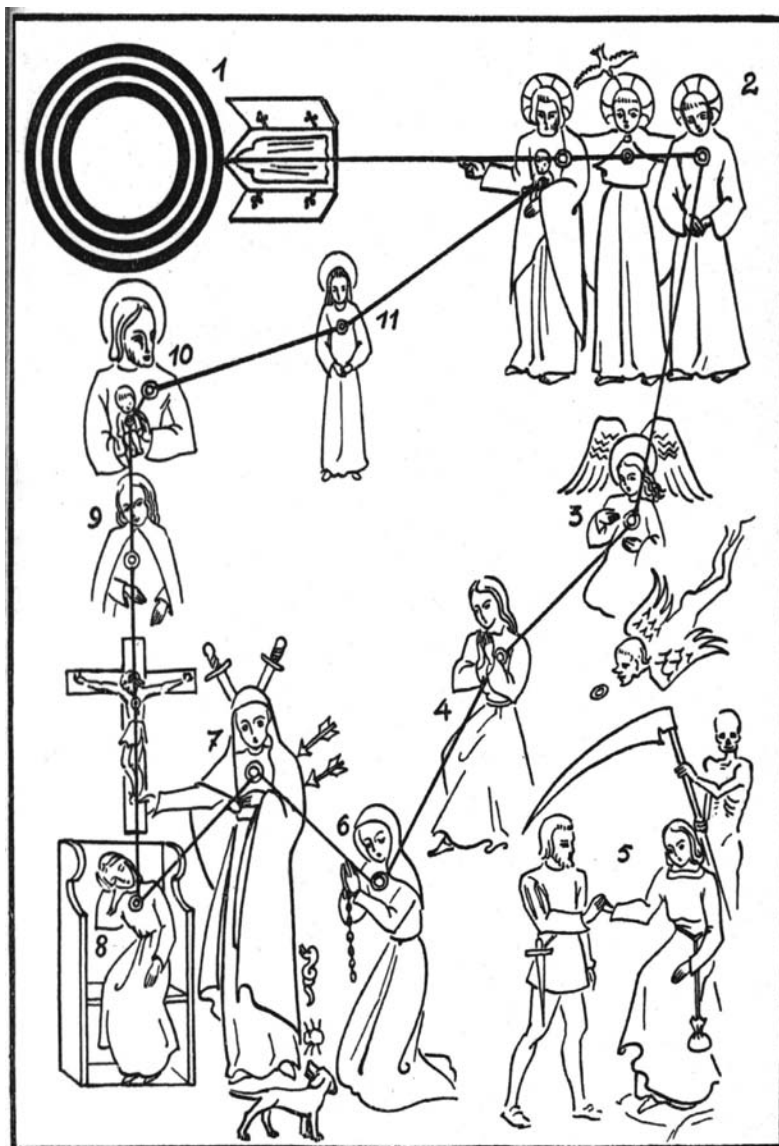


Fig.1

Ces images illustrant l'émanation et le retour de l'âme en Dieu font partie de divers manuscrits du *Sicut aquila* de Suso. La première (Fig.1) est une transcription de l'image du manuscrit A. Très usée, et sans doute la plus ancienne, elle figure notamment à la page 195 de l'édition Bihlmeyer de 1907. Elle a été redessinée, sans doute pour la traduction de Benoît Lavaud (1946). Chez Bihlmeyer (p. \*3-\*5), ce manuscrit est dit "de Berlin". Mais entre-



temps, il se trouva à nouveau à Strasbourg, d'où il aurait été emprunté pour une durée abusive en 1843 (et l'auteur d'ajouter à propos de cette longue périπέtie: "Les livres ont leurs destins").



Fig.2

La seconde image (Fig.2), plus récente, provient du manuscrit d'Einsiedeln. Dans cette seconde variante, la séparation du couple Ange-Démon (ou Ange-Lucifer) semble être d'ordre sexuel, ce qui porte à croire qu'il s'agit d'une variante du mythe de l'androgynie.

*Commentaire des différentes étapes de l'émanation et du retour de*

*l'âme en Dieu :*

1. Les trois cercles concentriques en haut à gauche de l'image représentent l'éternelle Déité. Commentaire inscrit dans l'image : « Ceci est l'abîme sans mode de l'éternelle Déité (*gotheit*) sans commencement ni fin. »

2. De l'unité d'essence émanent les trois Personnes. Entre le Père et le Fils, le Saint-Esprit se tient telle une spiration ou un intermédiaire. Commentaire : « Ceci est la Trinité des Personnes dans l'unité d'essence dont parle la foi chrétienne. »

3. Émanant à son tour des trois Personnes, la figure ailée représente la création des anges, avec, au-dessous, la chute des anges rebelles. Commentaire: « Ceci est l'effusion de la nature angélique. » Dans la variante du manuscrit d'Einsiedeln, on remarque la nature sexuelle du lien Ange-Démon, ce qui porte à croire qu'il s'agit d'une variante du mythe de l'androgynie. Parmi les illustrations du *Sicut aquila*, ce sont les seules créatures ailées. Faut-il en déduire que lorsqu'ils est question de voler « Tel un aigle », c'est soit avec les anges, soit avec les démons ?

4. Une femme symbolise la création de la nature humaine. Commentaire : « Ceci est la créature humaine, formée selon la Déité. »

5. En bas à droite, un chevalier prend sa dame par la main. L'impermanence des liaisons terrestres est illustrée par la mort faucheuse qui se tient derrière le couple. Commentaire : « Ceci est l'amour du monde, qui par lamentation prend fin. » On remarque que les noces terrestres et l'anneau nuptial sont diamétralement opposées.

6. Une religieuse à genoux, les mains attachées par une chaîne, symbolise la pénitence et le retour vers une vie spirituelle. Commentaire : « Je veux retourner à Dieu, car la vie est bien courte. »

7. Imitation de la Passion du Christ: une religieuse assaillie de glaives, de flèches, d'un serpent, d'un scorpion et se tenant face à un chien qui s'apprête à la mordre, touche de sa main droite les pieds du Christ crucifié. Commentaire : « Ah! C'est ainsi qu'il me faut mourir et être crucifiée avec le Christ . »

8. La sérénité de la vie contemplative est symbolisée par une femme assise dans une posture méditative. Commentaire : « Je

m'abandonne au détachement, car il y a toujours eu trop de moi-même. »

9. Élévation de l'âme détachée de la vie active. Commentaire : « Mes sens sont désactivés et les puissances supérieures [de mon âme] sont suractivées. »

10. Naissance de Dieu dans l'âme, à l'image de la Trinité : « Ici l'esprit est absorbé dans la trinité des Personnes. Commentaire. Rien ne peut m'atteindre, car je suis en Dieu. »

11. Apothéose de l'esprit avec les divines Personnes. Commentaire : « Toutes choses sont oubliées dans le ravissement , car [la Dêité] est sans fond ni mesure. »

Dans toutes les étapes de cette illustration de la vie spirituelle selon Suso, les personnages portent sur le cœur un petit anneau qui représente le fond de l'âme ou l'étincelle, à l'image de Dieu, c'est-à-dire: à l'image du triple anneau concentrique figurant la Dêité. Cf. le chapitre 8 du *Sicut aquila* : « L'esprit suprême et suressentiel a ennobli l'être humain en l'éclairant par son éternelle Dêité, et telle est l'image de Dieu dans l'âme spirituelle qui est également éternelle. C'est pourquoi, de ce grand cercle qui signifie la Dêité éternelle, de petits cercles émanent: par comparaison et similitude, ils peuvent aussi représenter la haute noblesse de son intelligence. »

Pour finir, il faut bien noter que Suso insiste sur l'insuffisance et l'inadéquation de telles illustrations. Dans le chapitre 8 du *Sicut aquila*, il dit à ce propos : « Comment peut-on dire en images ce qui est sans image et prouver ce qui est dépourvu de mode, qui dépasse toutes les pensées et toute intelligence humaine? Lorsqu'on fait une comparaison, celle-ci est mille fois plus dissemblable que ressemblante. Cependant, pour chasser les images avec des images, je vais essayer de te montrer à l'aide d'images et au moyen d'une comparaison comment il faut appréhender cette science sans images. »

Wolfgang WACKERNAGEL.  
(Genève.)